

LE QUOTIDIEN

PARIS: 43 fr. 50. — Six mois, 25 fr. — BUREAUX: A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17 — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42

NOUVELLES DU JOUR

Un grave accident près de Deuzeville

Deuzeville, 25 mai. — Ce matin, un accident grave s'est produit à Grandpas, dans la mine de Parc, appartenant à la société des aciéries de France.

Explosion d'une bombe à Porto

Porto, 25 mai. — Une bombe, chargée de dynamite éclatée en face de la résidence du gouverneur civil. Toutes les vitres ont été brisées.

Le procès des socialistes belges à Mons

Mons, 25 mai. — Le procès des socialistes contre la sûreté de l'état a continué aujourd'hui.

M. Carnot à l'Exposition

Paris, 25 mai. — M. Carnot, accompagné de sa maison militaire, a visité l'Exposition tunisienne.

Les grèves en Belgique

Liège, 25 mai. — La situation s'aggrave dans les charbonnages. Un meeting d'ouvriers aura lieu demain à Seraing.

Une manœuvre de Bourne

Berlin, 25 mai. — Dans un entretien avec le correspondant d'un journal, M. Crispien a déclaré que la nouvelle du voyage du roi Humbert à Strasbourg a été une manœuvre de Bourne.

Le général Boulanger à Londres

Londres, 25 mai. — Le général Boulanger a assisté, d'une fenêtre du ministère de la marine, et par invitations spéciales du ministre, à la revue des troupes passée aujourd'hui par le prince de Galles.

Au Tonkin. — Un fait grave

Paris, 25 mai. — Le Courrier du Tonkin signale le fait suivant :

La Haute-Cour de justice

Paris, 25 mai. — La Commission des Neuf a reçu hier matin la déposition d'une dame restée inconnue. Et-ce la femme volée des premiers jours. Certains indices permettent de le supposer.

Les empoisonnements du Havre

Après une déposition de M. Brouardel, appelé à expliquer sur un propos qu'il a tenu au Havre, on entend le jardinier d'une des victimes qui éprouvait tous les symptômes d'un empoisonnement, un quart d'heure après avoir bu un verre de vin et de la pharmacie Dupont.

Les grèves en Allemagne

Berlin, 25 mai. — On prétend que les délégués des ouvriers mineurs réunis hier à Bochum ont décidé par 69 voix contre 48 que le travail cesserait dans toutes les mines Westphaliennes et Rhénanes à partir de dimanche.

La fraude télégraphique

Barcelone, 25 mai. — Une fraude importante vient d'être découverte dans l'exploitation du câble télégraphique entre Barcelone et Marseille. Une grande irrégularité était observée depuis longtemps dans ce service.

Une déclaration des socialistes révisionnistes

Paris, 25 mai. — Nous recevons la communication suivante :

Dans sa réunion tenue le 24 mai, les travailleurs républicains socialistes révisionnistes de 133 arrondissements considèrent que la longueur des programmes à toujours été nuisible à leur réaction.

Un faux « David »

Paris, 25 mai. — Le tribunal civil de la Seine a tranché un débat artistique. Il s'agit de la toile du peintre David : *Marié dans sa baignoire*.

M. David Chassagnolle, peintre né du grand peintre, a contesté que ce tableau fût un original de David ou même une « réplique ». Il prétendait être seul à avoir l'original en sa possession et réclamait le tribunal un jugement ordonnant la suppression sur les catalogues de la mention inexacte par laquelle était désigné le tableau de M. David.

De son côté, M. Terme concluait, au cas où le tribunal admettrait la demande de M. David-Chassagnolle, dont la venue a continué l'instance,

LE ROI HUMBERT EN ALLEMAGNE

Un nouveau traité d'alliance

Berlin, 25 mai. — Le Berliner Tagblatt publie l'entrevue avec M. Crispien, à propos de la conclusion de la convention militaire italo-allemande ; il a déclaré qu'il ne pouvait rien dire, mais s'exprime en faveur de la nouvelle alliance avec l'Allemagne est solide.

Création de cardinaux français

C'est hier, 24 mai, que le Consistoire annoncé a eu lieu et a créé cardinaux :

Mgr Richard, né à Nantes le 9 mars 1819.
Mgr Foulon, né à Paris le 23 avril 1827.
Mgr Guibert, né à Clermont le 15 novembre 1813.

Phénix d'officiers et employés militaires

La Chambre décide qu'elle passera à la deuxième délibération sur le projet de loi portant modification des tarifs de pensions de certains catégories d'officiers et employés militaires.

La protection des enfants

L'ordre du jour appelle la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés.

M. de la Batie

M. de la Batie, — Je suis d'accord avec le rapporteur sur la rédaction des cours d'appel mais je ne suis pas d'accord sur la rédaction du nombre des juges de paix ; l'intérêt qui prime cette affaire c'est l'intérêt public ; les juges de paix sont des magistrats conciliateurs ; si on en diminue le nombre, on court les risques d'augmenter celui des procès.

Reprise de la discussion du budget

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du budget de 1890 (ministère de la justice et des cultes, justice de la justice).

UNE NOUVELLE A SENSATION

La nouvelle s'était répandue, samedi matin, que le roi Humbert allait, avant de retourner en Italie, se rendre à Strasbourg, en compagnie de l'Empereur, où il passerait la revue des troupes de la garnison sur la place de la Gare Centrale.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du samedi 25 mai 1889

Orateurs

M. le Président. — L'ordre du jour appelle la discussion de la proposition de loi ayant pour but de transférer au Panthéon les cendres de Carnot, Marceau, Baudin et Fauriol.

M. Lefèvre-Pontalis. — Il convient à une grande nation d'honorer ses grands hommes sans distinction de parti.

Carnot et Marceau, dont la France peut justement s'enorgueillir, ont donc leur place au Panthéon, à côté des grands morts que le Premier Empire y a mis. Cet hommage est mérité. Mais il gènerait à mes yeux l'ensemble de l'appareil théâtral dont on veut entourer la cérémonie.

Un crédit de 500,000 n'est pas nécessaire à cet effet, quand 20,000 francs ont servi à l'apothéose de Victor Hugo. Les grandes cérémonies ont toujours de simplicité. (Très bien, très bien, à droite.)

Je ne saurais m'associer à la doctrine de la Commission qui aurait voulu que le gouvernement passât outre au refus des membres de la famille d'Hoche, qui ont refusé l'honneur qu'on voulait faire à un glorieux soldat.

Le sort des restes de M. de la Batie est de nature à justifier certains scrupules. (Très bien, très bien, à droite.)

Les descendants de Carnot n'ont pas voulu, sous l'Empire, que les cendres de leur glorieux aïeul fussent remises en France.

C'est d'avoir été au Panthéon laïque ; ne faut pas un Panthéon obligatoire. (Très bien à gauche, bruit à gauche.)

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

Les premiers représentent la France, le dernier ne représente qu'un parti (bruit à gauche), un parti qui a la majorité de la nation française donnait à Baudin le droit de se faire inscrire au Panthéon.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marceau à Baudin.

10 juin par une autre date que le gouvernement sera chargé de déterminer, mais au cours de la présente législature.

M. le Ministre des finances. — Il serait préférable de ne pas déterminer le détail et de laisser le gouvernement juge de l'époque à laquelle la réforme aura lieu. (Bruit à gauche.)

M. Maillart. — Je demande que la cérémonie ait lieu avant le 1er octobre.

M. Barodet. — Au nom de la Commission, j'accepte cette rédaction.

L'article 1er est adopté par 358 voix contre 157.

M. Maurice Faure. — Je propose un article additionnel tendant à faire octroyer la translation avec une grande pompe de la Révolution, le 14 juillet, le 10 août ou le 22 septembre.

L'amendement est adopté par 232 voix contre 93.

L'amendement de M. Lefèvre-Pontalis est pas pris en considération.

L'ensemble de l'article 1er est adopté par 359 voix contre 158.

L'article 2, portant ouverture d'un crédit de cinquante mille francs, est adopté.

L'ensemble du projet de loi est adopté par 371 voix contre 161.

L'ordre du jour appelle la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés.

M. Soreau Lajard. — Il ne s'agit de rien moins que de toucher à un article de loi qui a pour objet d'atteindre ces dispositions. (Très bien à droite.)

M. Gerville Réache. — Le projet ne porte aucune atteinte au Code Civil ; les cas visés par l'article 1er sont ceux qui justifient pleinement la déchéance de la puissance paternelle, et la Chambre n'hésitera pas à donner sa sanction à ce projet. (Très bien, très bien.)

L'amendement de M. Soreau Lajard n'est pas adopté.

Les articles 1 et 2 (déchéance de la puissance paternelle) sont adoptés.

Les articles 3, relatifs à la procédure dans le cas de la déchéance n'est pas le résultat d'une condamnation pénale, et 4, relatif à la faculté laissée au tribunal de se dispenser de l'avis d'un conseil de famille, sont adoptés.

Les articles 5 et 6, relatifs à la faculté laissée au tribunal de se dispenser de l'avis d'un conseil de famille, sont adoptés.

Les articles 7 et 8 (régime des exécutoires par provision, opposition au jugement, appel, incapacités résultant de la déchéance) sont adoptés.

Sur l'article 9, relatif à la situation du père déchu de la puissance paternelle et remarié, il décide que la femme peut, en cas de survenance d'enfants, demander au tribunal l'application de la puissance paternelle sur ces enfants.

M. Soreau Lajard. — Cette proposition n'a pas de raison d'être et sera d'une opération difficile.

M. de la Batie. — A-t-on le mari sur la puissance paternelle ?

M. de la Batie. — Je suis d'accord avec le rapporteur sur la rédaction des cours d'appel mais je ne suis pas d'accord sur la rédaction du nombre des juges de paix ; l'intérêt qui prime cette affaire c'est l'intérêt public ; les juges de paix sont des magistrats conciliateurs ; si on en diminue le nombre, on court les risques d'augmenter celui des procès.

Les chapitres 1 à 26 sont adoptés.

La séance est levée à 6 h. 1/2.

chambre des malheureux, les révélait brusquement, et avant qu'ils eussent eu le temps de bouger, Russion Bill et Sandy King pendait au plafond, leurs draps de lit autour du cou. Le lendemain, le comédien de Shakespeare ouvrait une enquête et constatait ingénument que les deux voyageurs s'étaient suicidés dans leurs draps !

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que, peu après, le maire de Shakespeare recevait une lettre du consul américain à Saint-Petersbourg le priant de fournir à une certaine comtesse Telfuine des renseignements sur son fils, un exilé politique, qu'on croyait en Amérique. Dans la lettre se trouvait une photographie du jeune comte moscovite, qui n'était autre que Russion Bill.

Le maire s'empressa de répondre en Russie que le comte Telfuine était mort subitement à l'hôtel et que les habitants de Shakespeare se joignaient à lui pour présenter leurs condoléances à la pauvre mère.

Ce boyard-cowboy n'est pas le seul rejeton de famille patricienne dont nous ayons entendu parler dans le Far-West. Pas plus tard que l'an passé, le comte Arthur, fils du prince Frédéric de Salm-Salm, faisait partie d'une bande de cowboys, déshérité par son père à la suite de sa conduite.

Les cowboys ne sont pas pris de boisson, les cowboys sont assez faciles à mener et les éleveurs de bétail les emploient dans les ranches. Parfois éclate une rixe entre deux cowboys, qui décident aussitôt de régler le différend par un duel à mort, combat terrible dans lequel chacun déploie toujours un acharnement, une cruauté extrêmes. Le point d'honneur chez les cowboys les empêche d'attaquer l'improvisé un ennemi qui est sans armes ; l'adversaire armé montrera à l'autre sa ceinture bien garnie et fera un signe qui veut dire : « Va chercher ton revolver et vidons cette querelle. » Le bruit de ces rencontres se répand vite d'un ranch à l'autre, et au jour fixé il y a foule qui demande à assister au combat. Le duel entre Gus Davis et Garcia, que je prends pour modèle, eut lieu au mois d'août dans un ranch du Nouveau-Mexique. Les deux cowboys étaient au service du plus grand éleveur de bétail de la région, et se détestaient mutuellement. Une rencontre fut bientôt décidée, et les témoins fixèrent les conditions : elle aurait lieu au fond d'une gorge profonde, d'un canon, les deux adversaires seraient liés l'un à l'autre par une chaîne à deux cadenas, chacun gardant la clef du cadenas de l'autre et le combat se ferait au couteau. La chaîne destinée à retenir un adversaire qui la trac, me paraît une innovation heureuse, et que parfaitement adopter nos duellistes qui ont à se plaindre du courage de leurs adversaires. Les cowboys donc furent descendus au moyen de longues cordes que tenaient leurs témoins, jusqu'au fond du précipice, et choisirent le site du combat, tandis que les autres allaient vaguer à leurs affaires, sans s'inquiéter davantage des deux ennemis. Pendant plusieurs jours, on n'eut pas de leurs nouvelles, on les croyait même morts l'un et l'autre, lorsque reparut tout à coup Gus Davis, pâle, déguenillé, se traînant avec peine et portant sur son dos le cadavre de Garcia. Vite on l'entoura, on lui donna du whiskey et on le débarrassa de son fardeau afin qu'il pût raconter son duel.

« Ce ne fut pas long, mes amis, » répondit d'abord le survivant, « mais je vous garantis que le combat fut vif. A la première rencontre, je suis blessé au côté ; à la reprise mon couteau atteint le cœur de Garcia, qui expire non sans m'avoir gravement blessé au bras, à la tête et à la poitrine. Trois jours durant je suis resté évanoui sur ce cadavre, et j'y serais à jamais demeuré, n'était l'envie folle de goûter encore un peu de cet excellent whiskey... »

Les cowboys lui donnèrent à boire et pansèrent ses blessures ; on enterra l'autre et on ne parla plus de l'affaire. Davis, le premier, eût accepté un nouveau défi.

Un cowboy mystérieux, c'est ce super-heros Russion Bill qui s'est laissé lyncher comme un simple mineur californien. Russion Bill étonnait ses camarades par ses coups hardis lorsqu'il s'agissait d'une rafale de chevaux et de bétail, par son courage à toute épreuve et surtout par son éducation supérieure. — « Figurez-vous qu'il parlait six langues, me dit un jour un de mes compagnons et qu'il en savait plus long que tous les maîtres d'école, les docteurs et les juges du territoire ! Les femmes raffolaient de lui et ne se lassait d'admirer son air aristocratique, sa taille herculéenne, ses longues moustaches blondes et sa chevelure qui tombait en boucles sur ses épaules. »

Get Apollon du Belvédère débarqua un beau matin en compagnie d'un autre gaillard de la même trempe, Sandy King, dans la petite ville de Shakespeare, à la frontière du Texas et du Nouveau-Mexique. La réputation des deux cowboys les avait devancés : on était à la hauteur de leurs exploits, et la nouvelle de leur arrivée avait tout bonnement donné le chair de poule aux excellents Shakespeariens. Les plus braves cependant se réunirent en conseil et il fut décidé qu'un comité de vigilance se rendrait le soir même au Stratford House, et lyncherait sans autre forme de procès les deux voyageurs. Le patron de l'hôtel qui faisait partie du comité, pénétra avec son escorte dans la

chambre des malheureux, les révélait brusquement, et avant qu'ils eussent eu le temps de bouger, Russion Bill et Sandy King pendait au plafond, leurs draps de lit autour du cou. Le lendemain, le comédien de Shakespeare ouvrait une enquête et constatait ingénument que les deux voyageurs s'étaient suicidés dans leurs draps !

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que, peu après, le maire de Shakespeare recevait une lettre du consul américain à Saint-Petersbourg le priant de fournir à une certaine comtesse Telfuine des renseignements sur son fils, un exilé politique, qu'on croyait en Amérique. Dans la lettre se trouvait une photographie du jeune comte moscovite, qui n'était autre que Russion Bill.

Le maire s'empressa de répondre en Russie que le comte Telfuine était mort subitement à l'hôtel et que les habitants de Shakespeare se joignaient à lui pour présenter leurs condoléances à la pauvre mère.

Ce boyard-cowboy n'est pas le seul rejeton de famille patricienne dont nous ayons entendu parler dans le Far-West. Pas plus tard que l'an passé, le comte Arthur, fils du prince Frédéric de Salm-Salm, faisait partie d'une bande de cowboys, déshérité par son père à la suite de sa conduite.

Les cowboys ne sont pas pris de boisson, les cowboys sont assez faciles à mener et les éleveurs de bétail les emploient dans les ranches. Parfois éclate une rixe entre deux cowboys, qui décident aussitôt de régler le différend par un duel à mort, combat terrible dans lequel chacun déploie toujours un acharnement, une cruauté extrêmes. Le point d'honneur chez les cowboys les empêche d'attaquer l'improvisé un ennemi qui est sans armes ; l'adversaire armé montrera à l'autre sa ceinture bien garnie et fera un signe qui veut dire : « Va chercher ton revolver et vidons cette querelle. » Le bruit de ces rencontres se répand vite d'un ranch à l'autre, et au jour fixé il y a foule qui demande à assister au combat. Le duel entre Gus Davis et Garcia, que je prends pour modèle, eut lieu au mois d'août dans un ranch du Nouveau-Mexique. Les deux cowboys étaient au service du plus grand éleveur de bétail de la région, et se détestaient mutuellement. Une rencontre fut bientôt décidée, et les témoins fixèrent les conditions : elle aurait lieu au fond d'une gorge profonde, d'un canon, les deux adversaires seraient liés l'un à l'autre par une chaîne à deux cadenas, chacun gardant la clef du cadenas de l'autre et le combat se ferait au couteau. La chaîne destinée à retenir un adversaire qui la trac, me paraît une innovation heureuse, et que parfaitement adopter nos duellistes qui ont à se plaindre du courage de leurs adversaires. Les cowboys donc furent descendus au moyen de longues cordes que tenaient leurs témoins, jusqu'au fond du précipice, et choisirent le site du combat, tandis que les autres allaient vaguer à leurs affaires, sans s'inquiéter davantage des deux ennemis. Pendant plusieurs jours, on n'eut pas de leurs nouvelles, on les croyait même morts l'un et l'autre, lorsque reparut tout à coup Gus Davis, pâle, déguenillé, se traînant avec peine et portant sur son dos le cadavre de Garcia. Vite on l'entoura, on lui donna du whiskey et on le débarrassa de son fardeau afin qu'il pût raconter son duel.

« Ce ne fut pas long, mes amis, » répondit d'abord le survivant, « mais je vous garantis que le combat fut vif. A la première rencontre, je suis blessé au côté ; à la reprise mon couteau atteint le cœur de Garcia, qui expire non sans m'avoir gravement blessé au bras, à la tête et à la poitrine. Trois jours durant je suis resté évanoui sur ce cadavre, et j'y serais à jamais demeuré, n'était l'envie folle de goûter encore un peu de cet excellent whiskey... »

Les cowboys lui donnèrent à boire et pansèrent ses blessures ; on enterra l'autre et on ne parla plus de l'affaire. Davis, le premier, eût accepté un nouveau défi.

Un cowboy mystérieux, c'est ce super-heros Russion Bill qui s'est laissé lyncher comme un simple mineur californien. Russion Bill étonnait ses camarades par ses coups hardis lorsqu'il s'agissait d'une rafale de chevaux et de bétail, par son courage à toute épreuve et surtout par son éducation supérieure. — « Figurez-vous qu'il parlait six langues, me dit un jour un de mes compagnons et qu'il en savait plus long que tous les maîtres d'école, les docteurs et les juges du territoire ! Les femmes raffolaient de lui et ne se lassait d'admirer son air aristocratique, sa taille herculéenne, ses longues moustaches blondes et sa chevelure qui tombait en boucles sur ses épaules. »

Get Apollon du Belvédère débarqua un beau matin en compagnie d'un autre gaillard de la même trempe, Sandy King, dans la petite ville de Shakespeare, à la frontière du Texas et du Nouveau-Mexique. La réputation des deux cowboys les avait devancés : on était à la hauteur de leurs exploits, et la nouvelle de leur arrivée avait tout bonnement donné le chair de poule aux excellents Shakespeariens. Les plus braves cependant se réunirent en conseil et il fut décidé qu'un comité de vigilance se rendrait le soir même au Stratford House, et lyncherait sans autre forme de procès les deux voyageurs. Le patron de l'hôtel qui faisait partie du comité, pénétra avec son escorte dans la

chambre des malheureux, les révélait brusquement, et avant qu'ils eussent eu le temps de bouger, Russion Bill et Sandy King pendait au plafond, leurs draps de lit autour du cou. Le lendemain, le comédien de Shakespeare ouvrait une enquête et constatait ingénument que les deux voyageurs s'étaient suicidés dans leurs draps !

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que, peu après, le maire de Shakespeare recevait une lettre du consul américain à Saint-Petersbourg le priant de fournir à une certaine comtesse Telfuine des renseignements sur son fils, un exilé politique, qu'on croyait en Amérique. Dans la lettre se trouvait une photographie du jeune comte moscovite, qui n'était autre que Russion Bill.

Le maire s'empressa de répondre en Russie que le comte Telfuine était mort subitement à l'hôtel et que les habitants de Shakespeare se joignaient à lui pour présenter leurs condoléances à la pauvre mère.

Ce boyard-cowboy n'est pas le seul rejeton de famille patricienne dont nous ayons entendu parler dans le Far-West. Pas plus tard que l'an passé, le comte Arthur, fils du prince Frédéric de Salm-Salm, faisait partie d'une bande de cowboys, déshérité par son père à la suite de sa conduite.

Les cowboys ne sont pas pris de boisson, les cowboys sont assez faciles à mener et les éleveurs de bétail les emploient dans les ranches. Parfois éclate une rixe entre deux cowboys, qui décident aussitôt de régler le différend par un duel à mort, combat terrible dans lequel chacun déploie toujours un acharnement, une cruauté extrêmes. Le point d'honneur chez les cowboys les empêche d'attaquer l'improvisé un ennemi qui est sans armes ; l'adversaire armé montrera à l'autre sa ceinture bien garnie et fera un signe qui veut dire : « Va chercher ton revolver et vidons cette querelle. » Le bruit de ces rencontres se répand vite d'un ranch à l'autre, et au jour fixé il y a foule qui demande à assister au combat. Le duel entre Gus Davis et Garcia, que je prends pour modèle, eut lieu au mois d'août dans un ranch du Nouveau-Mexique. Les deux cowboys étaient au service du plus grand éleveur de bétail de la région, et se détestaient mutuellement. Une rencontre fut bientôt décidée, et les témoins fixèrent les conditions : elle aurait lieu au fond d'une gorge profonde, d'un canon, les deux adversaires seraient liés l'un à l'autre par une chaîne à deux cadenas, chacun gardant la clef du cadenas de l'autre et le combat se ferait au couteau. La chaîne destinée à retenir un adversaire qui la trac, me paraît une innovation heureuse, et que parfaitement adopter nos duellistes qui ont à se plaindre du courage de leurs adversaires. Les cowboys donc furent descendus au moyen de longues cordes que tenaient leurs témoins, jusqu'au fond du précipice, et choisirent le site du combat, tandis que les autres allaient vaguer à leurs affaires, sans s'inquiéter davantage des deux ennemis. Pendant plusieurs jours, on n'eut pas de leurs nouvelles, on les croyait même morts l'un et l'autre, lorsque reparut tout à coup Gus Davis, pâle, déguenillé, se traînant avec peine et portant sur son dos le cadavre de Garcia. Vite on l'entoura, on lui donna du whiskey et on le débarrassa de son fardeau afin qu'il pût raconter son duel.

« Ce ne fut pas long, mes amis, » répondit d'abord le survivant, « mais je vous garantis que le combat fut vif. A la première rencontre, je suis blessé au côté ; à la reprise mon couteau atteint le cœur de Garcia, qui expire non sans m'avoir gravement blessé au bras, à la tête et à la poitrine. Trois jours durant je suis resté évanoui sur ce cadavre, et j'y serais à jamais demeuré, n'était l'envie folle de goûter encore un peu de cet excellent whiskey... »

Les cowboys lui donnèrent à boire et pansèrent ses blessures ; on enterra l'autre et on ne parla plus de l'affaire. Davis, le premier, eût accepté un nouveau défi.

Un cowboy mystérieux, c'est ce super-heros Russion Bill qui s'est laissé lyncher comme un simple mineur californien. Russion Bill étonnait ses camarades par ses coups hardis lorsqu'il s'agissait d'une rafale de chevaux et de bétail, par son courage à toute épreuve et surtout par son éducation supérieure. — « Figurez-vous qu'il parlait six langues, me dit un jour un de mes compagnons et qu'il en savait plus long que tous les maîtres d'école, les docteurs et les juges du territoire ! Les femmes raffolaient de lui et ne se lassait d'admirer son air aristocratique, sa taille herculéenne, ses longues moustaches blondes et sa chevelure qui tombait en boucles sur ses épaules. »

Get Apollon du Belvédère débarqua un beau matin en compagnie d'un autre gaillard de la même trempe, Sandy King, dans la petite ville de Shakespeare, à la frontière du Texas et du Nouveau-Mexique. La réputation des deux cowboys les avait devancés : on était à la hauteur de leurs exploits, et la nouvelle de leur arrivée avait tout bonnement donné le chair de poule aux excellents Shakespeariens. Les plus braves cependant se réunirent en conseil et il fut décidé qu'un comité de vigilance se rendrait le soir même au Stratford House, et lyncherait sans autre forme de procès les deux voyageurs. Le patron de l'hôtel qui faisait partie du comité, pénétra avec son escorte dans la

chambre des malheureux, les révélait brusquement, et avant qu'ils eussent eu le temps de bouger, Russion Bill et Sandy King pendait au plafond, leurs draps de lit autour du cou. Le lendemain, le comédien de Shakespeare ouvrait une enquête et constatait ingénument que les deux voyageurs s'étaient suicidés dans leurs draps !

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que, peu après, le maire de Shakespeare recevait une lettre du consul américain à Saint-Petersbourg le priant de fournir à une certaine comtesse Telfuine des renseignements sur son fils, un exilé politique, qu'on croyait en Amérique. Dans la lettre se trouvait une photographie du jeune comte moscovite, qui n'était autre que Russion Bill.

Le maire s'empressa de répondre en Russie que le comte Telfuine était mort subitement à l'hôtel et que les habitants de Shakespeare se joignaient à lui pour présenter leurs condoléances à la pauvre mère.

Ce boyard-cowboy n'est pas le seul rejeton de famille patricienne dont nous ayons entendu parler dans le Far-West. Pas plus tard que l'an passé, le comte Arthur, fils du prince Frédéric de Salm-Salm, faisait partie d'une bande de cowboys, déshérité par son père à la suite de sa conduite.

Les cowboys ne sont pas pris de boisson, les cowboys sont assez faciles à mener et les éleveurs de bétail les emploient dans les ranches. Parfois éclate une rixe entre deux cowboys, qui décident aussitôt de régler le différend par un duel à mort, combat terrible dans lequel chacun déploie toujours un acharnement, une cruauté extrêmes. Le point d'honneur chez les cowboys les empêche d'attaquer l'improvisé un ennemi qui est sans armes ; l'adversaire armé montrera à l'autre sa ceinture bien garnie et fera un signe qui veut dire : « Va chercher ton revolver et vidons cette querelle. » Le bruit de ces rencontres se répand vite d'un ranch à l'autre, et au jour fixé il y a foule qui demande à assister au combat. Le duel entre Gus Davis et Garcia, que je prends pour modèle, eut lieu au mois d'août dans un ranch du Nouveau-Mexique. Les deux cowboys étaient au service du plus grand éleveur de bétail de la région, et se détestaient mutuellement. Une rencontre fut bientôt décidée, et les témoins fixèrent les conditions : elle aurait lieu au fond d'une gorge profonde, d'un canon, les deux adversaires seraient liés l'un à l'autre par une chaîne à deux cadenas, chacun gardant la clef du cadenas de l'autre et le combat se ferait au couteau. La chaîne destinée à retenir un adversaire qui la trac, me paraît une innovation heureuse, et que parfaitement adopter nos duellistes qui ont à se plaindre du courage de leurs adversaires. Les cowboys donc furent descendus au moyen de longues cordes que tenaient leurs témoins, jusqu'au fond du précipice, et choisirent le site du combat, tandis que les autres allaient vaguer à leurs affaires, sans s'inquiéter davantage des deux ennemis. Pendant plusieurs jours, on n'eut pas de leurs nouvelles, on les croyait même morts l'un et l'autre, lorsque reparut tout à coup Gus Davis, pâle, déguenillé, se traînant avec peine et portant sur son dos le cadavre de Garcia. Vite on l'entoura, on lui donna du whiskey et on le débarrassa de son fardeau afin qu'il pût raconter son duel.

« Ce ne fut pas long, mes amis, » répondit d'abord le survivant, « mais je vous garantis que le combat fut vif. A la première rencontre, je suis blessé au côté ; à la reprise mon couteau atteint le cœur de Garcia, qui expire non sans m'avoir gravement blessé au bras, à la tête et à la poitrine. Trois jours durant je suis resté évanoui sur ce cadavre, et j'y serais à jamais demeuré, n'était l'envie folle de goûter encore un peu de cet excellent whiskey... »

Les cowboys lui donnèrent à boire et pansèrent ses blessures ; on enterra l'autre et on ne parla plus de l'affaire. Davis, le premier, eût accepté un nouveau défi.

Un cowboy mystérieux, c'est ce super-heros Russion Bill qui s'est laissé lyncher comme un simple mineur californien. Russion Bill étonnait ses camarades par ses coups hardis lorsqu'il s'agissait d'une rafale de chevaux et de bétail, par son courage à toute épreuve et surtout par son éducation supérieure. — « Figurez-vous qu'il parlait six langues, me dit un jour un de mes compagnons et qu'il en savait plus long que tous les maîtres d'école, les docteurs et les juges du territoire ! Les femmes raffolaient de lui et ne se lassait d'admirer son air aristocratique, sa taille herculéenne, ses longues moustaches blondes et sa chevelure qui tombait en boucles sur ses épaules. »

Get Apollon du Belvédère débarqua un beau matin en compagnie d'un autre gaillard de la même trempe, Sandy King, dans la petite ville de Shakespeare, à la frontière du Texas et du Nouveau-Mexique. La réputation des deux cowboys les avait devancés : on était à la hauteur de leurs exploits, et la nouvelle de leur arrivée avait tout bonnement donné le chair de poule aux excellents Shakespeariens. Les plus braves cependant se réunirent en conseil et il fut décidé qu'un comité de vigilance se rendrait le soir même au Stratford House, et lyncherait sans autre forme de procès les deux voyageurs. Le patron de l'hôtel qui faisait partie du comité, pénétra avec son escorte dans la

chambre des malheureux, les révélait brusquement, et avant qu'ils eussent eu le temps de bouger, Russion Bill et Sandy King pendait au plafond, leurs draps de lit autour du cou. Le lendemain, le comédien de Shakespeare ouvrait une enquête et constatait ingénument que les deux voyageurs s'étaient suicidés dans leurs draps !

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que, peu après, le maire de Shakespeare recevait une lettre du consul américain à Saint-Petersbourg le priant de fournir à une certaine comtesse Telfuine des renseignements sur son fils, un exilé politique, qu'on croyait en Amérique. Dans la lettre se trouvait une photographie du jeune comte moscovite, qui n'était autre que Russion Bill.

Le maire s'empressa de répondre en Russie que le comte Telfuine était mort subitement à l'hôtel et que les habitants de Shakespeare se joignaient à lui pour présenter leurs condoléances à la pauvre mère.

Ce boyard-cowboy n'est pas le seul rejeton de famille patricienne dont nous ayons entendu parler dans le Far-West. Pas plus tard que l'an passé, le comte Arthur, fils du prince Frédéric de Salm-Salm, faisait partie d'une bande de cowboys